

## La danse française contemporaine a-t-elle encore quelque chose à dire ?

Hasard de calendrier, le Théâtre de la Ville (Paris) présentait récemment à quelques jours d'intervalle les dernières créations de la Française Mathilde Monnier, *Pavlova 3'23"*, et du Flamand Alain Platel, *Out of context, for Pina*. Deux artistes considérés comme des figures de proue de la modernité la plus pointue. D'où vient que chez la première il ne se passa pas grand-chose au fil d'une pièce au demeurant fort courte ? Il s'y trouvait moins de nécessité que d'habileté et de moyens déployés ; les danseurs n'y montraient rien de leur humanité ; enfin, on ne percevait pas ce que le chorégraphe cherchait à nous dire. Comme si tout se passait entre elle et ses interprètes. Dans un entre-soi dont nous étions les témoins un peu embarrassés. Avec les corps brisés d'Alain Platel, les regards bigarrés que ses interprètes portaient sur nous, leurs folles entreprises humaines, ou parfois animales, leurs gestulations de bancroches, leurs tremblements et leurs spasmes, peu à peu le bruit du monde s'est emmêlé au bruit de leurs corps. Le destin de chacun des danseurs de Platel devint un peu le nôtre. Et pourtant qu'y avait-il sur le plateau, hors leurs neuf présences désarmées ? Rien, sinon le doute d'être au monde et la tendresse qu'il faut pour vivre avec ce doute. Certes cela ne fait pas toute la danse mais comment ne pas voir dans le formalisme glacial et hautain de Mathilde Monnier l'un des traits les plus saillants de la création chorégraphique française. Ce qui l'enferme à l'intérieur d'elle-même. Trou d'air ou fin de cycle ? En tout cas, cette danse de création, qui fit notre fierté, parce qu'elle était inventive, profuse, résonnante, souvent légère et facétieuse,

*Longtemps très inventifs, les chorégraphes français ne surprennent plus leur public. Comment en est-on arrivé là ?*

parce qu'elle savait raconter des fables, semble s'être éloignée de nous. En conclure qu'elle n'aurait plus rien à dire n'a pas davantage de sens que de décréter souverainement le déclin du roman, du cinéma ou du théâtre français. On connaît cette chanson qui ne sert à rien. Il n'empêche qu'on peut – et qu'on doit – s'interroger sur l'état d'un art qui ne surprend plus guère et qui surtout ne trouble plus. En quoi pourrait-il durablement concerner les générations à venir ? On en vient à se demander si les chorégraphes, ceux du moins qui sont sur le devant de la scène, ont une ligne claire, au-delà du milieu dans lequel ils évoluent, s'ils ont une vision de la place que la danse de création peut occuper dans le champ de l'art autant que dans la société. Chacun dans sa catégorie, Maguy Marin, avec une intransigeante fidélité à elle-même, Angelin Preljocaj, avec un pragmatisme presque anglosaxon, s'y emploient vraiment. Pour tenter de comprendre, d'abord le contexte. Il est marqué par un nombre impressionnant de succès récents ou imminents pour cause de retraite (Biennales de Lyon et du Val-de-Marne, Maison de la danse de Lyon, festival de Montpellier, Théâtre de la Ville de Paris...). Avec le départ effectif ou à venir d'une génération de bâtisseurs, devenus des grands barons, les Guy Darmet, Michel Caserta, Jean-Paul

Montanari, Gérard Violette et pas mal d'autres un peu moins emblématiques, une époque, un style, une manière de faire et de voir sont maintenant derrière nous. En gros, ce qui a surgi, pour le meilleur et pour le pire, à la jointure de Mai 68 et des années 1980. Ce qu'auront laissé ces pionniers ? Des institutions en ordre de marche, des festivals, des financements, bien que de plus en plus menacés, des publics et – rendons-leur cette justice – de sacrées émotions de spectateurs. Ce qu'ils emportent avec eux ? Une part de l'histoire qu'ils ont aidé à construire, mais qu'ils ne se sont guère souciés de transformer ni de transmettre. Et pas mal d'illusions. C'est qu'au fur et à mesure où grandissait cette danse il fallut bien la mettre en fiches, en chiffres, aux normes. D'une manière ou d'une autre, l'assagir. C'est chose faite. **Mais le mal, s'il en est un**, est plus ancien. Il tient à l'étrange rapport que la danse contemporaine française entretient avec l'histoire en général autant qu'avec sa propre histoire. Il y a quelques jours, pour ouvrir dans son lieu parisien Le Dansoir, un nouveau festival de danse contemporaine, intitulé Indisciplines, Karine Saporta choisissait curieusement une pièce d'Emilio Caccagnò, *Nouvelle Vague - Génération Bagnole*. Etrange façon en apparence d'envisager l'indiscipline les yeux fixés dans un rétroviseur. A moins qu'il ne s'agisse de raconter une fois encore la saga des premiers jours. Danseur-chorégraphe de quarante ans, d'origine italienne, Caccagnò vient en effet de remonter les pièces présentées entre 1976 et 1985 par quatre chorégraphes, alors débutants ou peu s'en fallait, au Concours

"PAVLOVA 3'23\"",  
DE MATHILDE  
MONNIER.  
FORMALISME  
GLACIAL ET  
HERMÉTISME :  
QUEL EST  
LE MESSAGE ?